

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bobaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

DE LA PRÉTENDUE IMMORALITÉ

DU THÉÂTRE MODERNE.

Depuis que le drame moderne tend à se substituer à la tragédie classique; depuis que nous allons chercher des émotions, non plus dans l'histoire héroïque et si connue des Grecs et des Romains; mais dans les annales de notre propre histoire, dans les faits particuliers de nos chroniqueurs, c'est à qui criera à l'impiété, au scandale, à l'immoralité. Les écrivains de l'empire, les ex-censeurs de Bonaparte sont devenus tout-à-coup des hommes très-susceptibles, très-chatouilleux pour tout ce qui regarde la moralité publique, dont jusqu'à présent ils ne paraissaient pas s'être trop souciés. Les anciens faiseurs de tragédie ou de comédie en cinq actes et en vers, qui avaient exclusivement l'exploitation de la scène française, se font surtout remarquer par leurs véhémentes accusations contre le drame moderne. On n'a pas oublié cette séance de la chambre des députés où je ne sais quel auteur de je ne sais quelle tragédie en cinq actes, devenu député je ne sais trop pourquoi ni comment, lança du haut de la tribune, à l'occasion de la subvention des théâtres, les foudres de son éloquence ministérielle contre le pauvre drame qui n'en pouvait, mais il appela toute la sollicitude du gou-

vernement sur le Théâtre-Français. Des hommes très-respectables d'ailleurs et très-avancés ont semblé appuyer cette sortie, et je me rappelle que le très-honorable et très-moral M. Mauguin disait qu'un père ne pouvait plus conduire sa fille au théâtre. Dernièrement encore M. l'avocat-général Partarieu ne couronnait-il pas son réquisitoire contre le condamné Laroucière, en disant que si la société avait à déplorer et à punir un crime tel que celui de Laroucière, il fallait s'en prendre surtout au drame moderne, et que Laroucière n'était que le calque de l'Antony de M. A. Dumas: peu s'en est fallu qu'il ne conclût à ce que M. A. Dumas remplaçât le délinquant sur la sellette?

Il n'y a pas jusqu'aux Anglais, nation comme on sait très-morale, qui, dans sa susceptibilité sentimentale, dans son hypocrite afféterie, pour laquelle il a fallu inventer le mot *can't*, ne viennent jeter la pierre à notre pauvre drame... et lui mettre sur le dos tous les maux de l'humanité. La revue d'Edimbourg et M. Bulwer, dans un livre fort ennuyeux, se sont rendus les organes de cette étrange accusation. Vous verrez qu'un artiste de ce drame comme de Rousseau et de Voltaire, qui sans s'en douter, étaient cause de tous les malheurs de la révolution, et que, dans son prochain réquisitoire, M. Partarieu-Lafosse, pour enfler sa péroraison, mettra l'assassinat du roi sur le compte d'Antony.

Voyons à quoi peuvent se réduire toutes ces imputations.

Si je voulais embarrasser les champions de la morale publique, je leur demanderais qu'est-ce que la morale? je les prierais de me dire quels sont les véritables principes de moralité. La question serait passablement embarrassante, dans ce moment surtout, où tous les principes, qui jusqu'ici avaient servi de base à la moralité, sont remis en question, et où les systèmes sont plus nombreux que jamais. Mais je prends le mot de *moralité* dans son acception ordinaire; je veux bien l'entendre comme l'entend le bon bourgeois de Paris qui, après son dîner, va passer une heure ou deux au théâtre avec sa femme, son enfant, son chien et son parapluie.

Et avant d'en venir au théâtre moderne, je demanderai à ces prôneurs du vieux temps (*temporis acti laudatores*), ce qu'on doit penser de la moralité du théâtre ancien, de la moralité du théâtre moderne jusqu'à la restauration.

Le théâtre ancien ne fut jamais une école de mœurs, telle n'était pas sa destination... c'était la représentation des actes de l'histoire nationale.

OEdipe n'est-il pas la négation de tout principe de moralité? L'homme qui, poussé par une irrésistible fatalité, devient à la fois meurtrier, assassin, parricide, incestueux, cette lugubre histoire n'était-elle pas de nature à reporter même sur la Divinité l'odieux de tant de crimes?

Les forfaits d'Atrée et de Thieste, les fureurs d'Oreste, l'amour effréné de Didon, la mort de Philoctète, l'abandon d'Ariane, la mort de César, la dictature de Sylla, la tyrannie et les amours de Néron, l'assassinat de Britannicus et d'Agrippine, sont-ce là des leçons et des exemples de morale? Les Nuées d'Aristophane sont-elles si édifiantes? Son théâtre n'attaque-t-il pas tout ce qu'il y a de sacré et de respectable?

Notre théâtre jusqu'à ce jour n'a pas été beaucoup plus édifiant, à commencer par les comédies de Molière, qui aimait mieux souvent amuser le public que de le moraliser et le catéchiser. Le *Mariage de Figaro*, les *Originaux*, les comédies de Dorat, les *Visitandines*, et tout ce théâtre graveleux de nos bons pères, qui aimaient le gros rire et la gaudriole, on ne nous le donne pas non plus pour quelque chose de très-moral, de très-évangélique. Disons donc, tout bien examiné, que jusqu'à présent on n'est pas allé au théâtre pour apprendre à ses enfans à bien vivre. Le théâtre, chez les anciens, a été la mise en action de toutes les grandes passions, bonnes et mauvaises, des grands vices et des grandes vertus, de tout ce qui sort du cours ordinaire des choses et fait exception. Chez nos pères, le théâtre à commencer par les mystères jusqu'à nos vau-de-villes (ça été notre seul théâtre national) n'a jamais été que le développement de l'esprit railleur et gogue-

nard du peuple français, rarement un moyen d'enseigner au peuple des vérités morales.

Est-ce à dire que le théâtre ait été immoral et doive être une école d'immoralité? Non; que des faits soient donnés et fidèlement représentés, et j'en tirerai une conclusion morale, de même qu'un esprit mal fait en tirerait une conclusion opposée.

Le théâtre, c'est le reflet, c'est l'histoire de la société. Peut-on dire que l'histoire d'un peuple soit immorale, même dans la reproduction de ses plus grandes aberrations? L'histoire est un grand enseignement pour tous ceux qui savent tirer des déductions rigoureuses des faits.

Le drame moderne, qui tire sa force et son intérêt de la vérité et de la grandeur des événemens, et qui les reproduit avec plus de hardiesse dans la vérité, est et doit être plus logique, plus enseignant, plus moral que le drame puisé dans des mœurs et dans des faits de pure convention.

Notre drame est, grâce à de meilleures institutions, dans une position plus favorable à l'enseignement que ne pouvait l'être la comédie chez nos ancêtres, seulement il est venu dans une époque de transition, dans un temps de doute, de sophisme et de discussion, où auteurs et public pèchent par le même point, il faut encore entendre et attendre.

Qu'on ne dise pas cependant qu'il y ait toujours absence de toute conclusion morale. Quel drame que celui de *Richard Darlington*? Quelle leçon pour les ambitieux! *Lucrece Borgia* ne vous offre-t-elle pas le châtiment le plus terrible d'une soif de vengeance punie par son excès même?

Hernani, *Cromwell*, *Teresa*, *Marion Delorme*, n'ont-ils pas une déduction morale?

Notre théâtre tend à devenir sérieux: il deviendra donc moral. Il l'est déjà devenu d'intention, avant peu il le sera de fait. Sa mission est de nous dérouler successivement la partie dramatique et agitée de nos annales, de notre histoire, d'en reproduire la couleur, d'en dessiner les formes. Que ce but là soit atteint et la moralité de notre théâtre sera aussi grande que possible pour des hommes émancipés.

Quant à vos enfans, à vos filles et à vos femmes, si vous croyez qu'il ne soit pas prudent de les préparer au drame de la vie réelle par le drame de la vie scénique, menez-les à Séraphin en attendant qu'ils puissent mieux comprendre.

MŒURS ÉPIDÉMIQUES.

Un temps viendra, il n'est pas loin, où le choléra aura ses *Ana*. Après avoir tremblé devant les catastrophes et les désastres du fléau, on trouvera moyen de

rire de quelques épisodes dont le mal épidémique aura été la cause. Il rôde de par le monde, dans les salons à la mode, un docteur qui se fait l'historien de tous les faits ou le comique s'est mêlé à l'action du mal, et voici son dernier bulletin anecdotique.

**. Un médecin est consulté par la femme d'un charbonnier sur les moyens d'urgence à prendre, relativement à son mari qui éprouvait les premiers symptômes du mal : « Donnez au malade, dit l'Esculape, deux litres d'eau de riz bien sucrée... »

— Merci, Monsieur le docteur, s'écrie la consultante. » Elle rentre chez elle, administre la potion au malade telle qu'elle croit devoir la faire. Le soir le médecin vient, le cholérique était sur pied, et se promenait, éprouvant un mieux sensible. « La potion a bien agi, dit-il en entamant la conversation ; mais c'était diablement fort au goût : j'ai cru que ma poitrine de fer n'y tiendrait pas... »

Le docteur ouvrait de grands yeux, et ne comprenait rien aux réflexions du malade. Enfin, il appelle la femme, et lui demande quelle tisane elle avait administrée à son mari. — Celle de l'ordonnance, Monsieur le docteur. Vous m'avez dit de lui faire avaler deux litres d'eau-de-vie bien sucrée. Ce qui fut dit, fut fait.

— Deux litres d'eau-de-vie, grand Dieu ! — Eh bien, quoi donc ? — Je vous ai dit deux litres d'eau de riz, malheureuse ! »

Et le charbonnier et sa femme de se tenir les côtes, et de rire à gorge déployée, et le docteur voyant que son malade avait bon œil et bonne mine, céda aussi à l'accès de gaieté, et alla conter sa cure miraculeuse au docteur Broussais.

**. « Prenez cela demain matin à jeun, et toutes les fois que vous éprouverez des crampes. »

Ainsi parlait le docteur G... en laissant près du lit d'un cholérique, deux ordonnances qu'il venait de signer.

C'est de la médecine à bon marché, dit le malade après la sortie du médecin. Il répétait *prenez cela*, et roulait dans ses doigts en forme de pilules, le petit papier que le docteur avait laissé. L'intelligence du malade supposait une vertu sanitaire à ce chiffon, et toutes les fois qu'une crampe le prenait, vite une fraction de l'ordonnance passait dans son gosier en boulette. La foi est aussi efficace que le remède ; ce vieux proverbe a encore une longue existence, et, en matière de choléra comme en beaucoup d'autres, il est dans toute sa force. Peut-être le moribond aurait-il été sauvé par cette simple potion de papier mâché ; mais le docteur revint s'emporta contre l'ignorance du malade, ordonna les sangsues ; le lendemain, le lit était veuf, comme dirait un romantique, et le malade était dans la tombe que M. Alfred de Musset nomme

Un asile sur où l'espérance tombe,
Où pour l'éternité l'on croise les deux bras.

**. Un jeune étudiant était au lit malade ; il appelle sa garde : « Madame Simonet, prenez une ordonnance qui est sur la cheminée, et portez-la au pharmacien vis-à-vis, afin qu'il la prépare. » La vieille femme prend en toute hâte un papier qui était au lieu désigné, et le porte à l'apothicaire. Celui-ci à la lecture de la fatale écriture, devient blanc comme un lock, la colère éclate dans ses regards, il brise deux cornues de rage ; il était victime d'un quiproquo épouvantable ; la garde ne savait pas lire, elle avait pris au hasard un papier et ce malencontreux chiffon était un rendez-vous que la femme de l'apothicaire avait donné la veille à l'étudiant !!

FILLE ET GRAND'MÈRE.

Air à faire, ou vaudeville de la Servante justifiée.

Bonne maman, déjà de la vieillesse
Vous éprouvez le pénible embarras ;
Puisse mon bras aider votre faiblesse,
Appuyez-vous, je soutiendrai vos pas ;
Telle est la vie : une fleur éphémère
Toujours en butte aux autans malfaisans.
Sous ce tilleul, venez, bonne grand'mère,
Oublier vos quatre-vingts ans.

Rappelez-vous ces jours de la jeunesse
Où les plaisirs électrisent les sens ;
La vie alors n'est qu'une longue ivresse,
Car tout sourit à nos desirs naissans ;
C'est l'âge heureux d'une douce chimère
Où nous jugeons les humains bienfaisans.
Sous ce tilleul, venez, bonne grand'mère,
Oublier vos quatre-vingts ans.

Vous n'aviez pas un bâton, des lunettes,
Quand les amours se pressaient sur vos pas ;
Vous écoutiez alors bien des sornettes,
Vous étiez belle, on vantait vos appas ;
Et les amans ne songeaient qu'à vous plaire,
Votre jeunesse eut bien des courtisans.
Sous ce tilleul, venez, bonne grand'mère,
Oublier vos quatre-vingts ans.

Lorsqu'à nos pieds ils vantent leur tendresse,
Vous souriez d'un air presque moqueur ;
Ce jargon-là souvent n'est que finesse,
De ces fripons vous connaissez le cœur ;
Dites-nous bien que pas un n'est sincère,
Car près de nous ils sont si séduisants...

Sous ce tilleul, venez, bonne grand mère,

Oublier vos quatre-vingts ans.

Ne songez plus aux peines de votre âge,

Il naît des fleurs pour toutes les saisons;

De leurs parfums enseignez-nous l'usage,

Car la nature y glisse des poisons;

N'épargnez pas un conseil salutaire

Pour éviter ses dangereux présens.

Sous ce tilleul, venez, bonne grand'mère,

Oublier vos quatre-vingts ans.

J. B. C.

UNE VICTIME!

Qu'est-ce donc, mon Dieu! que la justice des hommes? qu'est-ce que leurs préjugés!

Quoi! sur la dénonciation d'un misérable, dénonciation née d'une vengeance ou de la soif de l'or, on vous arrêtera, on vous enlèvera à toutes vos occupations, on vous ruinera, on espérera vous perdre dans l'opinion publique, et après une longue enquête vous serez renvoyé absous de la plus honteuse des accusations, vous rentrerez innocent au milieu de ce monde où l'on vous aura déjà noté d'infamie; et vous n'y retrouverez plus le même accueil, on ne vous plaindra même pas, si vous n'êtes pas riche; d'avoir été l'objet d'une aussi déplorable méprise; et la justice qui a été si prompte à recevoir la calomnie, n'aura pas le moyen de réparer le mal qu'elle vous a fait; elle ne pourra vous rendre cette confiance qu'on avait en vous, cette estime que l'on professait pour vous. Il vous faudra végéter solitaire là où naguère vous viviez avec honneur.

Cette chose arriverait-elle à M. R.... habile professeur de chant de notre cité, victime d'une infernale méchanceté? Oh! non, nous espérons mieux de la société. C'est à elle à venger l'innocent.

Sans cela, que serait-ce donc, mon Dieu! que la justice des hommes?

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

M^{lle} Plessy nous a fait ses adieux dans sa représentation donnée au Gymnase devant une foule nombreuse. Le personnage d'Hortense de *l'Ecole des Vieillards* a été rendu par elle avec grâce et décence, mais avec une grande volubilité qui a éteint beaucoup de nuances. M^{lle} Plessy a joué en miniature ce rôle long et important; elle en a réduit les proportions. C'est ce qui arrive lorsque jeune encore on veut empiéter sur un em-

ploi dont on n'a pas l'âge et la force. Des enthousiastes imprudens, des admirateurs maladroits ont décerné une couronne à M^{lle} Plessy. Cette récompense qui naguère n'était accordée qu'au talent consommé, mûri par l'étude et les veilles, est aujourd'hui banalement prodigué. C'est un grand tort que d'enlever de son prix à un tel tribut; il faudrait en être ménager. Qu'on applaudisse M^{lle} Plessy, et qu'on encourage ses premiers pas dans la carrière; elle le mérite. Mais une couronne! on en charge son avenir.

— M^{lle} Virginie continue d'attirer la foule.

— M. Tony, que nous avons vu, il y a deux ou trois ans, figurer comme jeune premier dans le mélodrame, aux Célestins, a débuté jeudi au Grand-Théâtre dans *Antony*. M. Tony vient remplacer M. Grandel. Nous attendons un second début pour émettre notre jugement sur le talent de ce transfuge de notre seconde scène.

ERRATA.

L'avant-dernier alinéa de notre article sur M^{lle} Plessy a été transposé. Il doit être le dernier et pour le sens et pour la vérité.

— C'est aussi par oubli que *l'Ange Gardien* n'a pas porté la signature de son auteur, M^{me} Tastu.

LA

FLORE DES JEUNES ARTISTES,

OU

BOTANIQUE PITTORESQUE.

En publiant cet ouvrage, l'auteur n'a pas la prétention d'offrir au public une Flore supérieure à celles qui sont déjà connues sur la botanique, mais bien l'espoir de rendre l'étude de cette science plus récréative, en puisant dans les ouvrages les plus appréciés de ce genre tout ce qui peut intéresser davantage relativement à la culture et aux propriétés des fleurs qui ornent nos jardins et embellissent nos champs; en y joignant leur histoire symbolique et toutes celles qui peuvent y avoir rapport, décrivant de plus la méthode pour les peindre à l'aquarelle, il a voulu offrir à l'artiste des compositions heureuses; à l'amateur, des collections qu'il pourra copier à l'aquarelle sans le secours d'aucun maître, n'ayant seulement à suivre que les leçons de ce genre données par le texte; à l'homme du monde, un délassement agréable; au praticien, peut-être quelques renseignements utiles; et à la jeunesse, un traité de botanique qui pourra lui être confié en toute sécurité.

Si la plupart des personnes qui habitent la campagne, loin de se plaindre de la monotonie et de l'ennui qu'elles y éprouvent, se rendaient compte de la naissance, de l'existence, de l'utilité, je dirai même de l'histoire de cette foule de petits êtres qui les entourent, la campagne leur offrirait une occupation d'autant plus agréable, qu'elle serait d'un intérêt toujours croissant.

Ces fleurs, qui, non contentes de charmer notre vue, et plus souvent encore notre odorat, nous deviennent précieuses par leurs vertus, sont des êtres qui vivent, qui respirent; les principes de leur existence ne se ressemblent pas, elles réclament des soins différens et tout-à-fait maternels; d'ailleurs peut-on les considérer sans intérêt? leur langage, comme leur emblème, ne nous en offre-t-il pas un tout particulier?

On souscrit à Lyon chez MM. A. Baron, rue Clermont, n° 5.